Jeanne Benameur

Les Demeurées

folio

COLLECTION FOLIO

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertongbook.com

Jeanne Benameur

Les Demeurées

Denoël

© Éditions Denoël, 2000.

Jeanne Benameur est l'auteur de textes poétiques, de pièces de théâtre et de livres pour la jeunesse. Elle anime actuellement des séminaires de formation pour les enseignants. En outre, elle est partenaire de municipalités pour le développement de la lecture et de l'écriture.

À Jean-Marie O.

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertongbook.com

Des mots charriés dans les veines. Les sons se hissent, trébuchent, tombent derrière la lèvre.

Abrutie.

Les eaux usées glissent du seau, éclaboussent.

La conscience est pauvre.

La main s'essuie au tablier de toile grossière.

Abrutie.

Les mots n'ont pas lieu d'être. Ils sont.

C'est le soir. Elle ferme les volets. Elle tire à elle le bois mangé, les ferrailles crues, rivées encore dieu sait comment à ce qui résiste au vent, à l'orage, à son bras las qui tire. Dans la bascule de la lumière, son cœur.

Chaque jour, un saut infime. Chaque jour, et rien.

Elle a perdu.

Elle se tourne vers le noir.

Elle va, le regard qui bute sur le monde.

Comme empesée, ses mains ont des tournures de vieille.

Sans rides, la bouche sans lumière esquissant le sourire qui s'achève dans la chair même de la joue, à l'intérieur les petits bourrelets lisses, serrés sous les canines, jusqu'au sang.

Il n'y a rien à l'intérieur de cette bouche le soir. Rien que des choses sans nom qui tentent, hagardes, la pénible venue au souffle. Rien que le silence qui pétrit et le sang et la chair. Elle reste les yeux fixes.

Abrutie.

La petite, elle, dehors, a entendu la voix de ceux qui ont ainsi désigné sa mère et quelque chose de rompu. Une langue qui a glissé, défailli et roulé à ses pieds.

Abrutie aussi ?

Braquée contre toute savante menace d'intrusion. La tête ballante, immensément vide, heurtant le soir, la tête trébuchante d'un malheur sans forme, la petite épuise sa cervelle avant que d'en gratter la moindre parcelle d'or. Une caverne derrière la clarté de son regard.

Elle dresse les yeux comme un chien sans flair tente vainement de suivre une trace. Quelque chose disparaît. La lumière a manqué.

Une fois encore, la mère et la fille ont failli à la lueur dernière.

Une fois encore, la petite se sent de trop dans la poussière, devant la porte.

Rien n'ira plus bas que la terre.

Elle sort de sa poche son trésor, une toute petite dent, très blanche, lisse. Elle la caresse longuement. La lancer comme on joue ? Rattraper ? Sa main serre seulement, serre jusqu'à la douleur. Sous son soulier, elle a écrasé quelque chose, un insecte ou une pierre dépourvue de sa dureté de pierre. Sous la semelle de sa chaussure, cela s'est pulvérisé sans même crisser.

La petite se tient à la place exacte du mot lancé tout à l'heure dans l'air.

De l'abrutie; elle a le front étroit et l'angle trop large du coude avec l'épaule, un espace entre la main et chaque chose qui ne se comble pas.

À l'abrutie, il manque de joindre.

Rien n'est assez puissant pour faire aller le geste jusqu'à l'objet, l'esprit jusqu'à l'image. Le temps n'y fera rien. La mère et la fille, l'une dedans, l'autre dehors, sont des disjointes du monde.

Abruties, elles vivent, une lourdeur opaque dans le crâne, fleur durcie en bouton, qui fait

bosse. Aucune image ne s'éploie jamais. La femme qui, sans grâce, appuie chaque pied bien à plat sur le carrelage de la cuisine, ne se représente rien. Le monde est opaque, seulement familier dans la buée de la cuisine, la main tenant la louche ou soulevant la casserole pleine d'eau qui bout. Les murs, là, ont des traces engourdies de légumes qui chauffent. Dans l'odeur répétée, luisante, c'est l'hiver. Les choses ont chacune une place, le monde est moins lointain. Le regard va jusqu'à la poignée, le manche, le tissu du torchon. Les gestes sont presque habiles.

Pourtant, l'eau déborde de la marmite, du seau, éclabousse à nouveau la dalle grise, à nouveau se répand.

Le temps échappe. Il suffit du dos tourné. Le robinet, mécaniquement, nargue. Le liquide coule.

La femme a oublié, prise à quelque autre geste. Rien ne la relie à ce qui l'occupait toute, la minute d'avant. Le regard des yeux pâles est rivé à l'avant, très près du corps lourd. L'esprit colle à chaque chose prise sous le regard. Aucun espace n'a réussi à écarter, même infimement, l'esprit de l'œil. Aucune place ne s'est faite là. L'intelligence a renoncé.

À l'intelligence, il faut un espace pour se poser. Il faut des mains, de l'air pour la craie et l'encre. L'abrutie n'a rien.

Entre le regard et l'esprit de la petite, une aile de papillon, juste une, s'est déployée.

Elle court fermer le robinet. La mère s'est retournée. Sur son visage lisse, aux pommettes larges, peut-être un sourire, derrière la masse fermée de la chair. Sous la peau, un frémissement, un printemps dans la terre gelée : c'est la petite qui est rentrée dans la maison.

Une maison de rien.

Elles dorment dans le même grand lit. Les planches et le matelas de crin. Et puis un maigre bouquet sec entouré d'un ruban dédoré, pendu à un clou, la tête en bas.

La petite avance la main dans l'obscurité. Elle dort contre le mur. La mère vient plus tard.

C'est quand la mère dort, seulement, que la petite avance les doigts de la main droite et sent les tiges, le ruban, les fleurs qu'il faut à peine effleurer. Les pétales en poussière ne disent pas leurs noms en s'étouffant entre pouce et index. La petite écoute et glisse dans la nuit, les doigts encore poudrés du murmure desséché.

Il fait froid au matin. Quand le corps de la mère réchaufferait, elle se lève. Le bruit de l'urine qui gicle dans le seau, s'égoutte peu à peu dans le demi-sommeil de la petite. Elle a

relevé la couverture au-dessus de son oreille, s'est glissée dans l'empreinte tiède du corps qui s'ébroue maintenant à la toilette.

La serviette de coton trempée dans l'eau froide passe sur le visage, appuie sur chaque œil longuement, le lave d'images venues d'on ne sait où. Le jour les refuse. La serviette tordue, retrempée, réveille le bras, le creux sous chaque aisselle. Le regard reprend sa reptation coutumière.

La femme va à la cuisinière.

Elle prépare la grande cafetière.

On l'appelle La Varienne, qui sait pourquoi !

La petite, c'est Luce. Un cri d'oiseau dans le matin, qui monte tout droit et s'oublie dans le ciel. Luce. Le nom lui fait dresser le cou un peu hors de la blouse sombre, le nom de sa petite, niché là entre la nuque et le pli du col, une place hasardeuse. Allez savoir pourquoi ce nom, a-t-on dit. Mais elle l'avait crié, elle, le jour où de son sang, de son ventre, la petite avait crié.

Luce.

Et on a beau rire, on avait respecté la voix aux accents si graves qu'elle bourdonne aux oreilles bien après s'être tue, une voix qu'on rumine.

Luce est un nom, un vrai. La petite est.

Chaque jour la mère passe l'eau froide sur la serviette dans son cou, derrière la tête, sous les cheveux lourds relevés.

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.com